

I.

Une nuit, je me suis réveillée avec la certitude que l'oncle s'était enfui par le trou des toilettes, et alors, poussant la porte des cabinets, j'ai constaté que l'oncle, en effet, s'était échappé par le trou des toilettes, et sur le carrelage il y avait un tas de confettis de papier hygiénique et des plumes blanches par centaines, comme si quelqu'un y avait fait une bataille de polochons, et la cuvette des toilettes ainsi que les murs étaient badigeonnés de poils et de toutes sortes de fientes, et regardant le petit trou de faïence, je me suis dit que ça n'avait pas dû être facile pour l'oncle, et je me suis demandé ce que j'allais pouvoir faire pour le sortir de là, sachant que l'oncle doit peser un bon quintal, et j'ai tout d'abord pris la brosse des toilettes et je l'ai enfoncée le plus loin possible dans le trou au fond duquel stagnait une eau brunâtre, et j'ai remué la brosse mais ça ne servait à rien, peut-être l'oncle avait-il déjà atteint la fosse septique, et remuant ainsi, l'eau marécageuse débordait sur le sol, charriant dans son flot de répugnantes matières, et je

glissais et mes genoux s'enfonçaient dans ce conglomérat, et je me serais presque crue dans la baie, juste après que la mer s'est retirée, quand tout est bien vaseux et nauséabond.

À quatre pattes et trempée d'eau de chiottes jusqu'aux coudes, j'ai retenu ma respiration et je me suis penchée, et j'ai carrément plongé ma tête dans le trou des toilettes, et dans l'eau j'ai crié le prénom de l'oncle, et le prénom de l'oncle a résonné dans les profondeurs, mais l'oncle ne répondait pas alors j'en ai conclu que je ne pouvais plus rien faire pour le sauver, et qu'il allait devoir s'en sortir par lui-même pour une fois, et c'est à cet instant que mon frère a ouvert la porte derrière moi, et mon frère portait un tee-shirt vert fluo qui lui arrivait tout juste au nombril, et sur le tee-shirt il était écrit *día libre*, et mon frère dort toujours avec ce tee-shirt, et chaque fibre de ce tee-shirt est imprégnée d'une odeur de fleurs, de l'odeur de l'une de ces délicieuses fleurs qui fleurissent au printemps dans le jardin, et mon frère est un fervent amateur d'amour et de fleurs, et il avait les yeux encore collés d'un sommeil profond quand il est entré dans les toilettes, et je lui ai demandé s'il avait bien dormi, et mon frère s'est couvert le nez avec son tee-shirt, et il m'a tendu la main pour m'aider à me relever et il m'a dit : aujourd'hui c'est toi qui nettoies, moi je l'ai fait hier.

2.

Assis, l'oncle a le ventre comprimé contre la table, et le ventre de l'oncle est tellement gros qu'il a l'air séparé du reste de son corps, comme un fardeau, ou comme un animal de compagnie, mais il faut dire que malgré son ventre qui est sûrement très lourd, l'oncle se tient toujours bien droit, son dos s'adapte gentiment au dossier de la chaise et non l'inverse, et son ventre de compagnie déborde toujours un peu sur la table, et il ondule et il gargouille tout à fait comme un animal qui serait posé sur ses genoux, et l'oncle regarde l'écran noir de la télévision et il dit, dommage qu'elle ne marche pas la télé quand même.

L'écran noir de la télévision est taché de nombreuses empreintes digitales car l'oncle, à l'époque où la télévision fonctionnait, appuyait volontiers ses gros index sur l'écran, et bien que la télévision aujourd'hui ne fonctionne plus, l'oncle continue de regarder l'écran noir jusqu'à ce que je lui apporte son dîner, comme si du vide lui parvenait encore quelque souvenir de ses

programmes favoris, et devant son assiette, l'oncle se frotte les mains et dit, pas de mouette aujourd'hui, et il rigole, mais moi, ça ne me fait pas franchement rire, alors je souris, et je réponds, non pas de mouette aujourd'hui, et l'oncle dit, le poivre, et je dis, dans la cuisine, et l'oncle se lève pour aller chercher le poivre, et il respire fort, et il toussote.

De retour à table, il poivre son omelette en tapant bien fort du plat de la main sur le cul de la poivrière en plastique, et le poivre sort d'un coup, et quand il juge l'omelette convenablement poivrée, c'est-à-dire intégralement recouverte d'une couche de poudre grise, l'oncle commence à la manger, or dès la première bouchée, le poivre monte au nez de l'oncle et des larmes lui viennent aux yeux, et il rougit sensiblement, et c'est alors que l'oncle éternue, une première fois bien fort, une seconde fois plus fort encore, sans même prendre la peine de mettre sa main devant sa bouche, et il asperge la table de ses crachures, et calmement je lui conseille de se moucher.

Et si je reste calme c'est que je suis habituée à ce genre d'explosions, mais l'oncle n'a guère loisir de suivre mon conseil car un autre éternuement se prépare, venu des profondeurs et qui risque de tout balayer sur son passage, et je prends sur moi de lui tendre un mouchoir, et la tête de l'oncle est écarlate à présent, comme si elle était sur le point d'éclater et de fait elle éclate une nouvelle fois, et l'oncle recrache un bon morceau de son omelette baveuse et, ce constatant, je me permets de lui prod-

guer un second conseil, avec un peu de fermeté cette fois, à savoir qu'il ferait mieux d'arrêter le poivre s'il ne le supporte pas.

Mais l'oncle est persuadé que ses crises d'éternuements n'ont rien à voir avec le poivre, il réfute mon conseil d'un pouffement comme si celui-ci découlait d'une théorie hautement fantaisiste, et je n'ai alors de meilleur choix que de lui tendre un autre mouchoir, et il se mouche bruyamment, puis il se lève pour balancer les mouchoirs usagés dans l'âtre froid de la cheminée, et il en revient haletant, visiblement un peu sonné, et il se rassoit, et il termine son omelette, et il dit qu'elle est très bonne l'omelette, et à côté de l'omelette il y a des rondelles de tomates et une tranche de pain à l'ail, et comme toujours l'oncle garde ce qu'il aime le mieux pour la fin, c'est le pain à l'ail que l'oncle croque en dernier, en grognant, en gémissant, en émettant de petits râles de satisfaction.

L'oncle est toujours assis à la place la plus proche de la télévision, et moi je suis toujours assise à la place la plus éloignée de l'oncle, et mon frère, avant de partir, avait pris l'habitude de s'asseoir loin de la table, et loin de l'oncle et loin de moi, car il préférait manger sur le canapé, derrière l'oncle, et parfois l'oncle, en cette époque assez récente où la télévision fonctionnait encore, regardait les informations en mangeant, et quand il regardait

les informations, il mettait le volume à son maximum, et il était déconcentré dans son repas par les informations alarmistes et sensationnalistes que lui dispensait la vieille petite télévision, et l'une de ses activités préférées consistait à commenter et à exagérer ces informations, et il disait qu'il allait faire cent cinquante degrés le lendemain, et il disait qu'une comète allait bientôt frôler la Bretagne, et il disait que le virus se transmettait par les morsures de mouches, et il disait qu'il y avait des tiques géantes à la frontière belge, et je savais que mon frère avait de plus en plus de mal à écouter l'oncle débiter ces insanités, et parfois mon frère essayait d'expliquer à l'oncle pourquoi il ne devait pas croire tout ce qu'ils disaient à la télévision, mais l'oncle ne l'entendait pas de cette oreille, selon lui le monde était plus intéressant ainsi, enflé, boursoufflé, perclus d'événements lointains et meurtriers, comme la sempiternelle rediffusion d'une série Z.

Mon frère avait fini par ne plus rien dire, et par ne plus regarder les informations, et à table, quand l'oncle était hypnotisé par la télévision et que son repas refroidissait devant lui, moi je regardais mon frère qui s'abîmait dans la contemplation du crâne de l'oncle, du crâne de l'oncle sur lequel pousse ce qu'il est d'usage d'appeler un poireau, et mon frère plissait les yeux pour regarder cet énorme grain de beauté plutôt moche sur la tête de l'oncle, car mon frère étrangement porte depuis toujours un intérêt particulier à ce poireau crânien, il lorgne dessus, et quand il plisse les yeux pour l'observer, on croirait qu'il contemple un menhir dans la brume, et

il ne peut s'empêcher de sortir ses grandes dents et de se déformer le visage, et j'ai beau lui répéter qu'il n'a pas l'air malin ainsi, c'est difficile de se défaire des bonnes vieilles habitudes, comme dit l'oncle qui n'aime pas trop que j'embête mon frère, comme dit l'oncle qui aime son neveu par-dessus tout.

Il est peut-être important de préciser que nous ne nous asseyons jamais en face de l'oncle, la place en face de l'oncle étant réservée aux invités que l'on veut mettre à l'épreuve, aux nouvelles amoureuses de mon frère, par exemple, à toutes sortes de jeunes gens trop polis pour se révolter, car dîner en face de l'oncle c'est accepter de partager sa nourriture, je veux dire que c'est accepter les trombes de postillons qu'il vous partage à la figure, en effet l'oncle est très bavard, et ce surtout avec les nouveaux venus, ceux qu'il s'agit de mettre à l'aise.

Enfants, nous passons généralement une grande partie de l'été dans la maison de nos grands-parents, laquelle, depuis leur mort, est devenue la maison de l'oncle, leur fils, mais la maison de l'oncle est aussi la maison de vacances de ma mère, sa sœur, qui y séjourne

cinq semaines en été et deux semaines en hiver, et à vrai dire, plus le temps passe, moins nous savons à qui cette maison appartient, et récemment, avec l'oncle et mon frère, nous avons formé ce que j'appellerais une colocation involontaire, ou une communauté d'oisifs, ou une congrégation d'oiseux : loin de nous l'idée de nous en plaindre.

La maison de l'oncle se trouve dans un petit hameau face à la mer, et c'est une maison blanche aux volets bleu pâle fendus par le vent salé de la baie, une maison aux murs grignotés par le lierre dont nous arrachions les frondes chaque été en famille, sachant pourtant que cela ne servirait à rien, et qu'elles repousseraient d'une année sur l'autre, maculant la façade d'ombres et d'étoiles indélébiles, et c'est vrai qu'il aurait fallu s'y prendre plus tôt, surveiller la croissance de la plante destructrice, mais nous n'étions alors que des vacanciers, des saisonniers, des amateurs, et nous ne pouvions compter sur l'oncle pour s'acquitter de cette tâche, car l'oncle aime le lierre, trouve qu'il donne à la maison un aspect de maison hantée, de maison abandonnée quelque part au bout du monde et, de fait, la maison continue de s'éroder dans le hameau perdu, entre deux prés où paissent des chevaux aux iris bleu et rouge.

L'oncle, pourtant si proche de la mer, ne se baigne jamais et justifie cela en nous assurant que les locaux ne se baignent jamais, que la baignade est réservée aux touristes, et que de toute façon l'eau est pleine de lisier ces temps-ci, pleine de crotte de porc et d'algues vertes,

ce qui n'a pas l'air de déranger ceux qui s'y baignent toujours, les touristes en question, ceux qui continuent de pêcher dans les vasières où l'on trouvait jadis de beaux crabes rouges et des araignées de mer, lesquels ont cédé la place à de petits crustacés translucides et anonymes, comme rongés par le ressac huileux, fatigués d'obliquer dans la tourbe.

Quand nous avons l'âge de ne connaître que notre propre âge, nous ne savions pas que notre oncle était déjà plus vieux, car nous prenions, tous les trois, l'oncle, mon frère et moi, grand plaisir à nous déguiser, et l'oncle nous fabriquait des coiffes indiennes et des épées de pirates, et c'était toujours lui qui distribuait les jouets ou qui courait à la fenêtre du premier étage pour lancer le boomerang en direction de mon frère qui attendait, les yeux plissés, les mains en l'air, dans le jardin, et souvent notre oncle nous promenait dans la baie où il nous montrait comment arracher les bulots et comment les avaler tout crus, et il avalait des bulots avec la coquille, et des bigorneaux aussi, et des couteaux, et des algues, et des pieuvres, et l'oncle était un ogre, et à l'époque, il était mince et mou, mais tout de même assez fort pour nous porter sur son dos et tout de même assez souple pour se cacher sous la haie, et quand nous venions pour les vacances, il passait des journées entières à jouer avec

nous, il n'avait rien de mieux à faire, car à l'époque il ne travaillait pas encore à l'abbaye, et il ne s'arrêtait de jouer que pour tirer sur sa cigarette, et la cigarette était peut-être la seule chose qui nous différenciait, lui l'oncle et nous les enfants, les vrais enfants.

Cela doit faire plus de vingt ans que l'oncle ne va plus dans la baie, car pour accéder à la baie, il faut longer un sentier étroit, un sentier à flanc de coteau, puis descendre un escalier raide et rocailleux, puis patauger un bon moment dans la plus épaisse des vases, et ce n'est pas pour rien que nous appelons ce chemin le chemin de l'aventure : l'escalier est recouvert d'algues et de lichens, et il peut être très dangereux, très glissant, selon les marées qui mouillent plus ou moins la roche, mais l'oncle n'est plus du genre à crapahuter dans la caillasse : c'est à peine s'il parvient à descendre l'escalier qui mène au salon.

Cet escalier, on pourrait presque dire que l'oncle le descend en rappel, dans la mesure où il le descend pour ainsi dire à reculons, en s'appuyant de tout son poids contre la rampe, face tournée vers les marches et fesses tendues vers le salon, non par fantaisie mais bien parce qu'il doit allonger son torse contre la rampe le temps de reprendre appui sur sa jambe valide, ceci à cause d'une plaque en fer qui l'empêche de plier sa jambe gauche, et le vieux bois de frêne grince à chacun de ses mouvements, et chacun de ses mouvements soulève quantité de poussière, et peu avant la dernière marche l'oncle commence à se redresser, et ce redressement annonce la fin de cette laborieuse descente, et l'oncle enfin pose pied sur le

carrelage du salon, et il peut dès lors se camper dans sa position favorite : pieds joints par les talons, pointes vers l'extérieur, dans une sorte de contrapposto qui rappelle un peu la position des ballerines au repos, alors on se rend bien compte que cette raideur et cette claudication sont dues à une déformation de la hanche, hanche sur laquelle fut un jour vissée une grosse plaque de métal, et c'est depuis ce jour que l'oncle boite et s'essouffle et peine à se déplacer, et c'est aussi depuis ce jour, n'étant pas du genre à se laisser abattre, que l'oncle glisse sur le carrelage du salon, qu'il ne boite pas mais qu'il patine sur ses chaussettes, avec une certaine grâce d'ailleurs, une grâce de ballerine ou de serpillière.

L'oncle, en matière d'activités d'extérieur, se limite aujourd'hui à de petits tours dans le jardin, où il lui arrive, par beau temps, d'installer une cible sur des tréteaux et de tirer à l'arc, ou bien encore de tondre la pelouse, ou bien encore de parcourir cette pelouse en tous sens pour y planter ses pièges à taupes.

Les pièges à taupes sont des machins tubulaires qui émettent des ondes sonores toutes les quarante secondes, des ondes qui font fuir les taupes et que les êtres humains ne sont pas censés percevoir, aussi il est bien possible que nous nous soyons transformés en taupes, mon frère et moi, car notre longue cohabitation fut entrecoupée,

toutes les quarante secondes, par une stridence bien perceptible et dont l'origine ne demeura pas longtemps mystérieuse, et comme les pièges sonnaient également la nuit, nous priâmes l'oncle de les retirer, mais l'oncle qui est parfois coriace refusa d'entendre notre requête, et peut-être alors que nous nous sommes habitués au sifflement désagréable, à moins que nous ne nous soyons finalement transformés en êtres humains.

Quand nous avons commencé notre colocation, mon frère venait de tomber amoureux d'une Barcelonaise et la nuit, dans le noir, il s'échinait à écrire des lettres d'amour en espagnol, et il comblait les creux de sa journée en écoutant des récits pour grands débutants, une fois c'était l'histoire d'un obèse qui voulait participer à un marathon, une autre fois l'histoire d'une princesse qui ne savait pas monter à cheval, et mon frère était prêt à tout pour apprendre l'espagnol, et il a eu le temps de progresser car nous avons passé quatre mois dans la maison de l'oncle en compagnie de l'oncle, ceci pour des raisons que je ne m'explique pas bien, et parfois, je me levais la nuit pour arracher les pièges à taupes, en espérant que l'oncle ne s'en rende pas compte, mais l'oncle, quand ça touche à la traque de ses ennemies les taupes, ne se laisse pas circonvenir, et il réinstallait son piège aux aurores, sous le regard interloqué des premières mouettes.

L'oncle est un adversaire patient qui a mené plus d'une guerre d'usure sans jamais céder à la colère, souvent il dit chacun ses ennemis, et ses ennemis à lui ce sont les taupes et les nôtres, comme par hasard, ont des noms de maladies de peau, chancre ou tavelure par exemple, et mon frère a longtemps lutté contre les parasites, contre les fourmis et les pucerons qui harcelaient nos quatre fruitiers malingres, nos quatre fruitiers qui nous donnaient tant de soucis, car il faut savoir que nombreux sont les dangers pour un arbre dans un jardin, constat que l'oncle jugeait bien trop alarmiste, et l'oncle, pendule en main, nous assurait que les arbres allaient survivre aux vents et aux rouilles, et il diagnostiquait cela en tant que maître du pendule. Jamais l'idée de s'autoproclamer maître du pendule ne lui traversa l'esprit, lui plus modestement disait qu'il pratiquait la radiesthésie, mais nous, ses neveux, jugions cette humilité excessive, et souvent nous l'appelions maître du pendule, car il faut savoir qu'une fois, grâce au pendule, l'oncle avait retrouvé le jeu d'échecs disparu dans le fatras de l'atelier, et une autre fois, encore grâce au pendule, l'oncle avait retrouvé son oncle, mort, mais le pendule, d'ordinaire infallible, se trompait sur ce coup, je veux dire sur celui des arbres, il n'y avait qu'à voir leurs mauvaises mines : notre oncle disait toujours que tout allait bien et il nous priait aussi d'arrêter de tirer la tronche comme s'il y avait eu mort d'arbre.